



Nicolas Bedos dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale
Une émission rediffusée le dimanche 2 septembre à 22h50 sur la Deux



La Belgique, c'est un pays qui a de la gueule !

JÉRÔME : Bonjour. Vous êtes très élégant.

NICOLAS BEDOS : Je vous remercie. Je ne vous renvoie pas le compliment.

JÉRÔME : Le contraire m'eut étonné.

NICOLAS BEDOS : Vous allez bien ?

JÉRÔME : Oui et vous ?

NICOLAS BEDOS : Ça va.

JÉRÔME : Vous avez la tête de quelqu'un qui a été dormir très tard.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

NICOLAS BEDOS : Oui j'ai la tête d'un mec qui est malade, très malade, qui a diné avec ses amis belges et qui allait fumer des cigarettes dehors alors qu'il neigeait. A cause de cette loi de merde. Et du coup je suis malade. Et demain j'ai l'avant-première d'un film auquel je tiens énormément, je vais avoir une sale gueule et je suis furieux.

JÉRÔME : Vous allez où ?

NICOLAS BEDOS : Je vais faire un tour avec vous, il paraît que vous êtes intelligent et sympathique. Donc je vais... je vais voir ce que vous allez me montrer. On va où vous voulez.

JÉRÔME : Très bien.

NICOLAS BEDOS : Je paie.

JÉRÔME : Encore mieux.

NICOLAS BEDOS : Ça marche bien les taxis à Bruxelles ?

JÉRÔME : Ça va. Ça n'a pas changé. La Commission européenne est arrivée à relancer le marché. La Commission européenne a tout relancé à Bruxelles. Elle a permis aux gens de ne plus pouvoir se loger mais pour les taxis c'est bien.

NICOLAS BEDOS : J'entendais beaucoup de mal hier de certaines dispositions qui avaient été prises par rapport aux voitures.

JÉRÔME : Comme ?

NICOLAS BEDOS : Ben là, je ne sais pas quoi, le crédit sur les bagnoles...

JÉRÔME : Toutes les primes à l'énergie, enfin les primes vertes sur les voitures. Oui. Ce n'est plus ce que c'était ce pays, moi je vous le dis.

NICOLAS BEDOS : Je me suis fait voler la vedette par la politique la dernière fois que je suis arrivé à Bruxelles pour la promotion de mon livre, j'étais d'ailleurs merveilleusement accueilli, c'était formidable, j'avais l'impression d'être Georges Clooney, tellement il y avait de vie autour de ma petite pomme sauf qu'en plein après-midi vous avez eu un nouveau gouvernement. Après des années d'attente... Et du coup il y avait des flashs spéciaux en permanence et moi j'étais en train de faire des émissions de radio, des trucs comme ça...

JÉRÔME : Et personne n'en avait rien à foutre.

NICOLAS BEDOS : Franchement je suis redevenu ce que je dois être c'est-à-dire d'ailleurs à la base, c'est-à-dire pas grand-chose. On ne peut pas fumer dans votre voiture ?

JÉRÔME : Si, vous pouvez.

NICOLAS BEDOS : C'est vrai ?

JÉRÔME : Oui.

NICOLAS BEDOS : Ça sera coupé.

JÉRÔME : Non.

NICOLAS BEDOS : Même pas ! C'est là où c'est un pays qui a de la gueule.

JÉRÔME : Non. On peut tout faire sauf se masturber.

NICOLAS BEDOS : Vous ne me donniez pas cette envie. Je vais quand même ouvrir un peu la fenêtre.

JÉRÔME : C'est quoi votre bouquin, c'est le bouquin sur La Semaine Mythomane.

NICOLAS BEDOS : Pas que ça.

JÉRÔME : Non mais celui que vous étiez venu faire quand on a eu un gouvernement.

NICOLAS BEDOS : Oui, il y avait les chroniques de la télé, et puis il y avait aussi celles de la radio. Il y avait des nouvelles de la presse. C'est une sorte de petit mix de ce que j'ai pu écrire dans la presse et faire à la télévision ces dernières années.

JÉRÔME : D'accord.

Il faut une forme de modestie et d'audace pour se montrer à la télé !

JÉRÔME : Quand on vient d'une famille, en tout cas où il y a quelqu'un de très célèbre qui fait de la scène, c'est pas mal vu de faire de la télé ? C'est un peu le média du pauvre. Et je sais de quoi je parle.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

NICOLAS BEDOS : Oh non. Non, ça fait longtemps que... je trouve que les gens ont quand même compris que c'était à la télévision que pouvaient naître certains désirs et parfois même certaines compétences. Je ne sais pas, quand je vais voir Marina Foïs jouer une pièce de... comment il s'appelle... Ibsen au théâtre, je n'ai pas l'impression que ce soit une petite nana de la télévision et pourtant c'est là qu'elle a démarré.

JÉRÔME : C'est vrai.

NICOLAS BEDOS : Jamel Debbouze a une émotion dans les yeux qui est tout aussi forte que celle qu'on peut voir dans les yeux de certains comédiens aigris qui ont fait le Conservatoire et qui sont fous de rage qu'un type comme moi ait des premiers rôles au cinéma dans pas longtemps.

JÉRÔME : C'est vrai, est-ce que par rapport à la télé il y a vraiment des comédiens, des acteurs, qui voient d'un mauvais œil le fait que vous effectivement vous allez avoir des premiers rôles au cinéma, parce que vous n'avez pas fait le Conservatoire, parce que vous n'avez pas étudié la question ?

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : C'est une réalité ?

NICOLAS BEDOS : Oui c'est une réalité.

JÉRÔME : Ils sont malades de quoi ?

NICOLAS BEDOS : J'étais dans un diner il y a quelques temps, avec votre compatriote Virginie Effira, ma meilleure amie...

JÉRÔME : On l'aime beaucoup.

NICOLAS BEDOS : C'est réciproque, elle m'a dit du bien de... elle a un très joli souvenir de son passage dans cette bagnole. Et il y a un type, vraisemblablement amère, que je peux tout à fait respecter parce que j'ai moi-même été longtemps très jaloux, très mal, très... l'aigreur est un sentiment qui est moche hein, pas sympathique, mais que je ne fustige pas, mais bon, le mec n'est pas bien quoi. Et il dit : alors on ne parle que de toi, il paraît que tu vas jouer le rôle principal avec machin, machin, machin, j'ai vu ça dans le journal... Et ben comme quoi hein, tu fais trois conneries à la télé et puis tu deviens vedette hein ! Je lui dis : et bien fais les, les conneries à la télé toi. Il faut y aller hein ! Parce qu'en plus il paraît qu'il est drôle, il paraît qu'il a des velléités d'improvisation et tout ça. Moi je trouve qu'il y a une forme de modestie et d'audace à aller montrer sa gueule à la télévision, parce que parfois on n'a pas beaucoup de moyens, parfois... et je ne parle pas que de moi, je parle de certains de mes camarades qui avaient envie de jouer « Le roi Lear » et qui se sont retrouvés à faire des potacheries sur des chaînes câblées, et bien c'est peut-être grâce à cette espèce d'audace qu'aujourd'hui qui accèdent... peut-être pas au « roi Lear » mais en tout cas, non, moi je trouve que... même dans les bêtises de José Garcia quand il faisait le con avec de Caunes et tout ça, on sentait une virtuosité, on sentait un numéro qui valait bien une scène au Cours Florent.

JÉRÔME : Oui, c'est clair.

NICOLAS BEDOS : De Musset ou de quelques clichés qui ne le prouvent pas toujours. Et puis il est certain qu'il faut vivre avec son temps, les producteurs sont attirés par des personnages qui ont un fond de notoriété, il faut aller la chercher cette notoriété. Moi je suis allé la chercher à la télévision ! J'avais besoin de régler des trucs avec moi, j'avais besoin de m'exprimer, j'avais besoin de séduire les gens, d'amuser les gens, j'en avais marre qu'on me parle évidemment de ce dont on me parlait tout le temps, et je suis allé la chercher...

JÉRÔME : De celui dont on ne prononce pas le nom. C'est comme dans Harry Potter ou quoi ?

NICOLAS BEDOS : C'est ça exactement.

JÉRÔME : Vous êtes allé chercher quoi à la télé justement ? Pourquoi il fallait à tout prix séduire ?

NICOLAS BEDOS : Je suis allé chercher ce que j'aime faire. J'avais envie de jouer... je continuerai toute ma vie à écrire, mais j'avais envie de jouer. J'avais envie de jouer. Mes amis me disaient que je les faisais rire à table et qu'ils auraient bien aimé que ce ne soit pas qu'à table. Parce qu'ils sentaient chez moi une frustration. Ils m'ont dit : vas-y. Et je dis non, non, avec la gueule que j'ai on ne va pas me supporter. Il y a d'ailleurs des gens du reste que ça continue à agacer. Mais qu'est-ce que je vais y faire moi à ça ? A part essayer d'écrire le mieux possible, de jouer le mieux possible. J'ai 30 ans pour m'excuser.

JÉRÔME : C'est bien ça.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

Les gens n'achètent pas mon livre parce que je suis le fils de Bedos !

NICOLAS BEDOS : J'ai 30 ans pour faire avaler la pilule. Il y a des gens qui pensent qu'une vedette comme mon père peut placer son fils sous le feu des projecteurs. Ça n'est pas possible.

JÉRÔME : La majorité des gens pense ça.

NICOLAS BEDOS : Ça n'est pas possible.

JÉRÔME : Comment on leur explique ça.

NICOLAS BEDOS : Qu'ils demandent à certains membres de ma famille qui ont essayé.

JÉRÔME : Comment on leur explique ça ? Que ce n'est pas possible. Alors que communément on pense que ça l'est. Expliquez pourquoi ce n'est pas possible.

NICOLAS BEDOS : Ben c'est pas possible parce qu'il n'y a pas un producteur en France que ça intéresse de prendre la fille ou le fils de quelqu'un de connu s'il n'a pas de talent. Parce que ça ne marche pas. Parce qu'il y en a plein qui ont essayé. Parce que je ne vais pas faire la liste de tous les fils de qui galèrent, qui n'arrivent à rien et qui ont des parents peut-être plus célèbres que le mien. Moi je suis copain avec deux jeunes hommes de mon âge dont les parents sont des stars, eh bien ils ont du mal à payer leur loyer. A moins d'emprunter de l'argent à leurs parents, ce qu'ils ne veulent pas. Ben non, ce n'est pas aussi simple. Ce n'est pas comme dans une société. On ne reprend pas l'entreprise. Il faut que le public adhère. Quand mon livre se vend à plus de 50.000 exemplaires, les gens ne l'achètent pas parce que je suis le fils de Bedos. Il faut mettre des choses dans ce livre.

JÉRÔME : Ce que les gens pensent c'est qu'au début les médias s'intéressent à vous parce que vous êtes... vous êtes peut-être plus mis en lumière.

NICOLAS BEDOS : Tout à fait.

JÉRÔME : Qu'un autre.

NICOLAS BEDOS : Oh vous savez, si ma chronique à la télé n'avait pas un tout petit peu plu, est-ce que je serais là en train de discuter avec vous ?

JÉRÔME : Non.

NICOLAS BEDOS : Est-ce qu'il y aurait 1 million de vues sur Facebook et sur Youtube par semaine ? Je ne pense pas...

JÉRÔME : Vous vous gloussez de ça, ça vous plaît ?

NICOLAS BEDOS : Non, ça ne me plaît pas. Le fait même d'être en train de le dire je trouve que c'est une forme d'autojustification légèrement antipathique.

JÉRÔME : C'est pour ça que je faisais la réflexion.

NICOLAS BEDOS : Oui mais alors voilà, on est atteint mais je vais me soigner. On est atteint du mode un peu victime... comment dit-on déjà ?

JÉRÔME : Victimisation ?

NICOLAS BEDOS : Victimaire.

JÉRÔME : Victimisation

NICOLAS BEDOS : Oui on finit par dire : mais regardez ! C'est drôle ça non ? C'est bien écrit. J'ai du talent. Surtout en interview hein parce que moi, dans ma vie de tous les jours, quand je m'enferme dans un bureau pour écrire, je ne me pose pas ces questions qui sont pour moi qui sont quand même le degré 0 de l'introspection.

Ce qui m'a empêché de boire, c'est l'envie d'écrire le lendemain matin !

JÉRÔME : Combien d'heures par jour, l'écriture ? Est-ce que c'est structuré ? Ou est-ce que c'est...

NICOLAS BEDOS : Ça l'est de plus en plus.

JÉRÔME : Ça l'est de plus en plus. Au début c'était quoi ? C'était les coins de table, quand je le sens...



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux



NICOLAS BEDOS : Je suis un fêtard sauvé par son ambition. Si je n'avais pas eu envie de m'exprimer à ce point et de faire des jolies, décidé de faire des jolies choses, je pense que je serais à peu près dans le même état que Whitney Houston. Moi, ce qui m'a empêché de boire, c'est l'envie d'écrire le lendemain matin.

JÉRÔME : Vraiment ?

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Consciemment ?

NICOLAS BEDOS : Sinon, je ne ferais que ça.

JÉRÔME : Qu'est-ce que vous trouvez dans l'écriture ? Qu'est-ce que vous dans la boisson ? Qui ont fait le match ? Pourquoi l'écriture est plus importante ? Visiblement.

NICOLAS BEDOS : Ça reste. Ça reste, ça touche les gens. Je reçois des choses, je reçois des messages. Moi qui ai besoin de beaucoup non pas de considération mais de rapports humains, c'est extraordinaire ce qui se passe à travers l'écriture. Peut-être plus qu'à travers le jeu, la comédie. Le rapport qu'ont les lecteurs, ceux qui me lisent dans Marianne, ceux qui ont lu mes nouvelles, ou qui ont lu mon bouquin, les correspondances que j'entretiens avec ces gens-là, la merveille que constitue cette espèce de possibilité qu'en claquant des doigts d'être lu dans une ville dont je ne connais même pas le nom... à des heures insensées, ce rapport que les gens ont avec toi qui est quasiment plus charnel que quand ils te connaissent vraiment. Il y a même des gens qui sont déçus. C'est pour ça que je m'en veux d'avoir fait un peu trop de télévision sans... je ne me trouve pas... je me trouve... je préfère quand il y a le filtre de mon travail littéraire. Quand je m'exprime au premier degré je ne trouve ça pas passionnant. Je me trouve plus intelligent avec un stylo.

JÉRÔME : C'est vrai ?

NICOLAS BEDOS : Oui. Il se passe quelque chose de magique.

JÉRÔME : Parce que vous n'êtes pas en face de quelqu'un. En train de... c'est ce qui se passait à la télévision, c'est que vous étiez à travers un portrait.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

NICOLAS BEDOS : Heureusement je l'avais écrit. C'est ça la différence entre moi et certains chroniqueurs qui ont une répartie absolument formidable. Moi la mienne elle est quand même plus intéressante quand elle a été réfléchie devant un ordinateur. Sinon c'est quoi ? C'est un mec qui s'exprime. On peut tous le faire.

JÉRÔME : Alors l'écriture c'est bien, mais à condition d'y mettre quelque chose, parce qu'écrire pour écrire, c'est stérile, et vous justement vous voulez y mettre quoi dans cette écriture ?

J'adore deux choses dans la vie, être aimé et être détesté !

NICOLAS BEDOS : De la sensualité, de la colère, j'ai envie d'exprimer toutes les folies qui me passent par l'esprit et qui j'espère parfois rejoignent la folie des autres. J'ai envie de choquer aussi. J'adore deux choses dans la vie, être aimé et être détesté.

JÉRÔME : C'est vrai ou c'est une formule ?

NICOLAS BEDOS : Non. Non, c'est vrai.

JÉRÔME : Qu'est-ce que vous prenez comme plaisir à être détesté.

NICOLAS BEDOS : Ben être détesté par quelqu'un...

JÉRÔME : Pas par la pause.

NICOLAS BEDOS : La pause non. Etre détesté par quelqu'un qu'on n'aime pas, c'est un compliment. Quand je sens qu'un type n'a pas compris qu'il n'y avait que de l'amour derrière ce que j'étais en train de dire, ou qu'il y avait que de l'humour, ce qui revient au même parfois, et ben celui-là quand il s'énervait il me rassure. Parce que je me dis : tiens, c'est normal. Comme quand je n'étais pas aimé par certains professeurs, que je trouvais fermés d'esprit, réactionnaires, ou pas très intelligents à l'école, je me disais : tiens lui il ne t'aime pas, c'est tant mieux, tu ne l'aimes pas non plus. Ça rapproche. Quand certains membres du gouvernement se sont offusqués de certains de mes propos et ben évidemment tu perds une partie des gens, qui te prennent soit pour un gauchiste militant, soit pour un misogyne, soit pour un antisémite, soit quelqu'un de vulgaire, mais à côté de ça, combien il y a de gens derrière qui te disent : moi j'avais compris, il n'y a pas de problème, et c'est très bien, ne t'inquiète pas. Il ne t'aime pas et on ne l'aime pas non plus.

JÉRÔME : Et choquer pourquoi ?

NICOLAS BEDOS : Pour s'amuser. Parce que c'est nécessaire. C'est comme fumer une cigarette, c'est comme faire du sport, moi j'adore quand je lis un livre qui n'est pas comme les autres, et qui me fait bizarre, qui me bouscule par son caractère poétique, ou sexuel, ou qui est étrange sur le plan psychologique. J'adore regarder un film qui me fait peur ou dont l'atmosphère me dérange et me choque. J'aime bien ça. Parce qu'il n'y a rien de pire que d'avoir l'impression de voir et vivre et lire la même chose tous les jours, et d'avoir déjà compris un peu tout ça. C'est agréable je trouve. Et puis moi ça me fait du bien. J'adore quand je faisais de la télévision, quand j'étais à la radio, que j'entendais une femme dans le public faire « oh ». Je trouve ça très drôle. C'est pas toujours profond, je vous l'accorde, mais à ce moment-là, se battre pour jouer avec un ami ce n'est pas profond, faire l'amour ce n'est pas toujours profond, ben se battre avec les mots contre un public parfois un peu prude, il y a une sorte d'érotisme intellectuel.

JÉRÔME : Et la boisson ? C'était la plus belle tentation ? De loin ? Vous dites : ce qui m'a empêché de boire, c'était l'écriture.

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Donc est-ce que c'était la plus belle des tentations, la plus grande en fait.

NICOLAS BEDOS : Boisson. Oui mais ça c'est un truc que je partage avec pas mal de mes amis, peut-être qu'on s'est rapproché à cause de ça, on est tous des relatifs abstinents ou des alcooliques empêchés. Du moins, oui, ça fait partie de nos plaisirs et de notre angoisse.

JÉRÔME : C'est une maladie ou c'est le goût de la fête ?

NICOLAS BEDOS : Non, j'ai jamais été malade comme certains de mes proches. J'ai jamais bu la journée, j'ai jamais bu avant que la nuit tombe, en revanche, ah ben ça donne des couleurs à tout hein. Quand on aime l'amour, la



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

séduction, quand on aime faire l'amour, quand on aime le dire, quand on aime l'amitié et tout ça, mettre un peu de vodka ou de bière sur le tout, c'est sûr que c'est un lubrifiant sentimental très fort. J'enchaîne les formules aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi.

JÉRÔME : Ça doit être la soirée d'hier soir.

NICOLAS BEDOS : J'ai l'impression de parler comme dans un livre. Il faudrait que j'arrête d'écrire moi parce que je commence à parler comme un bouquin. Le mec n'est plus du tout naturel, il fait des mots. Ah ! Mais oui. Et puis bon, et puis oui, et puis contrairement à ce qu'on croit, à ce qu'on dit, on dit souvent cette formule-là, je ne sais plus quoi, « promesse de la nuit ne voit jamais le jour » ou « projet de la nuit ne voit jamais le jour », et ben moi c'est pas vrai. Moi par exemple, Virginie Effira, Jean Dujardin, qui sont des gens avec qui je travaille aujourd'hui, Nicolas Bedos Rey, Frédéric Beigbeder, sont des gens que j'ai rencontrés la nuit, un peu fatigués, un peu excessifs, un peu comme moi, et bien on a eu des coups de cœur qui aujourd'hui débouchent sur, et bien j'ai coécrit « Les infidèles » qui va sortir la semaine prochaine et je suis en train de préparer un film avec Virginie, donc c'est pas vrai, moi j'ai vu des débuts, j'ai eu des idées de scénarios à 4h du matin qui sont devenus des films, et pourtant je n'étais pas beau à voir.

Le succès de Jean Dujardin ne me fait pas bander !

JÉRÔME : Le succès de Jean Dujardin aujourd'hui, qui est votre pote, c'est un truc qui vous fait bander ?

NICOLAS BEDOS : Oui, et en même temps...

JÉRÔME : Quand c'est à ce point démesuré.

NICOLAS BEDOS : Non ça ne me fait pas bander parce que moi il se trouve que je le vis vraiment de l'intérieur avec Jean et avec un autre ami à lui qui me raconte tout au quotidien, et puis Jean revient toutes les semaines, il est...oh, je ne parlerai pas à la place de mon copain mais ça ne me fait pas bander parce qu'en fait c'est beaucoup d'anxiété tout ça et c'est un boulot. Il est heureux, hein, mais je ne dirais pas que c'est que du plaisir, pour Jean et pour ses proches, pour tout. J'avais vécu ça un peu, parce que bon on va croire que je suis toujours ami avec des stars, mais c'est un hasard parce que Jean on est devenu proche bien avant que ce soit ce délire, Mélanie Laurent c'était mon amie quand elle avait 18 ans, Mélanie aussi j'ai vécu ça un petit peu à un moment donné, pour dire la vérité ce n'est pas les périodes où ils sont le mieux dans leurs baskets, donc moi je vois beaucoup cet aspect-là donc nous on le voit évidemment en train de se marrer dans une émission avec Georges Clooney donc on se dit « c'est le rêve », évidemment c'est le rêve mais je pense que ce sera beaucoup plus rigolo dans quelques mois quand ça sera passé et qu'il en aura les conséquences, des jolis projets, des jolis scénarios. Là Jean, c'est 450 mains serrées par minute, c'est 200 cérémonies, c'est 12.000 photographes, c'est des couvertures de journaux, c'est des engueulades avec des attachées de presse parce qu'il ne peut pas tout faire, c'est des compliments qui ne font plus forcément plaisir. C'est une conversation que j'ai eu avec mon père ça une fois, ça va rendre les artistes un peu antipathiques ce que je vais dire, mais même moi je le ressens alors que je démarre, on n'est pas toujours aussi content d'avoir des compliments. Il faut oser le dire parfois. Mon père me disait l'autre jour, il était au Théâtre du Rond-Point, après ils allaient dîner au restaurant, vous me direz qu'il pourrait aller dîner chez lui comme ça il serait tranquille, mais il revivait après les applaudissements, tous les gens qui venaient à sa table pour lui dire des choses gentilles et parfois, on a tout fait pour que ça existe mais c'est fatigant. Et Jean, imaginez, vous allez me dire « il ne va pas se plaindre non plus », il y a pire, certes, mais si les gens qui m'écoutent ne sont pas trop assombris par leurs difficultés personnelles et tout ça, je pense qu'en faisant un tout petit effort, ils peuvent imaginer que ce n'est pas toujours agréable de sortir de chez soi tous les jours et que quelqu'un vienne te voir en te disant : alors, t'as intérêt à être heureux toi ! Il y a une sorte de dictature du bonheur...

JÉRÔME : L'obligation au bonheur.

NICOLAS BEDOS : L'obligation au bonheur. « J'espère que t'es content hein ! ». Ben je ne sais pas, on ne peut pas être heureux 24h/24.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

Les gens ne peuvent pas imaginer à quel point je reviens de loin !

JÉRÔME : Vous avez eu une ascension qui est fulgurante. Parce qu'il y a quelques années on ne vous connaissait pas. Est-ce que ça vous a rendu heureux ? Est-ce que vous êtes plus heureux aujourd'hui qu'il y a 4 ans, 5 ans ?

NICOLAS BEDOS : Carrément ! Alors moi c'est très clair, oui. Moi je suis un peu le contre-exemple de ce que je viens de dire. C'est-à-dire que moi j'étais mal dans l'empêchement, la frustration. C'est une copine d'enfance qui m'avait dit : t'avais déjà la grosse tête avant d'avoir des raisons de l'avoir. Je me prenais déjà pour une vedette quand j'avais 17 ans. Sauf que j'étais ridicule, parce qu'on me voyait arriver, quoi, à part être le fils de machin qu'il ferme sa gueule mon Dieu. Donc en fait ce qui m'arrive aujourd'hui, je me sens plus en phase avec ma vie qu'avant.

JÉRÔME : Mais pourquoi ? A cause du succès ?

NICOLAS BEDOS : Parce que j'ai eu très peur. Parce que j'ai eu très, très peur. Il me faudra longtemps avant que je débande de ce qui se passe, même si ça s'arrête. Je suis heureux qu'on ait reconnu, certains du moins, que je savais écrire et que j'avais des choses à dire. Je suis heureux du film que je vais faire cet été avec Louise Bourgoin. C'était un peu un rêve que je ne m'avouais pas, parce que je reviens de très loin, et je n'en parlerai même pas. Mais je reviens de très, très loin. Les gens ne peuvent pas imaginer à quel point je reviens de loin. Et donc c'est très joyeux. C'est très joyeux. Puis de gagner sa vie c'est très joyeux. Parce que tout fils de Bedos que je suis, à un moment donné, il m'a dit basta, il y avait des problèmes, moi j'ai été entretenu par ma dernière petite amie par exemple, elle m'achetait des clopes pour que je puisse écrire parce qu'elle savait que je ne pouvais pas, j'avais beaucoup de mal à écrire sans fumer et elle me posait délicatement deux paquets de Marlboro devant... parce que je ne voulais pas, mais bon je ne vais pas faire Cosette hein, on peut être le fils d'une vedette et avoir connu la merde hein, et la psychiatrie, et les fins de nuit graves, et les cellules de dégrisement, et tout le bordel. Et la peur.

JÉRÔME : Mais parce qu'on est un enfant gâté ou parce qu'on est un enfant malheureux ?

NICOLAS BEDOS : Parce qu'on est malheureux. Parce que les pièces qu'on écrit ne sont pas reconnues, parce qu'on a un ego peut-être trop important, parce qu'on a été peut-être... parce qu'on a cru que ça irait très vite et que finalement ça n'y va pas, parce qu'on n'a pas les moyens de s'exprimer. Ne pas avoir les moyens de s'exprimer. Ne pas pouvoir dire. Ça c'est insupportable, quand on a énormément d'ambition et qu'elle n'est pas permise. Parce que quelqu'un qui ne veut pas grand-chose, ça va.

JÉRÔME : Ça s'appelle des imbéciles heureux.

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Dans le sens très positif du terme.

NICOLAS BEDOS : Je veux dire, c'est plus douloureux d'avoir un melon artistique très fort et de ne pas du tout pouvoir l'assouvir ou le justifier que de végéter dans une forme de médiocrité, mais quand on n'a pas énormément de prétention ça va, mais moi j'avais une très grande prétention. J'avais mis la barre très haut. En plus je la ramenais beaucoup, beaucoup, plus jeune. Et puis un jour je me suis dit, mais en fait t'es une merde. Voilà, y'a pas de fumée sans feu. Les pièces ne sont pas montées, les gens ne s'intéressent pas, je postulais pour écrire dans des journaux, ça ne marchait pas, j'écrivais des scénarios qui n'étaient pas financés.

JÉRÔME : Vous aviez du courage visiblement, parce que vous faisiez des choses.

NICOLAS BEDOS : Je faisais.

JÉRÔME : C'est déjà énorme je veux dire. Moi dans ma vie je me suis... j'aimerais bien arriver une fois au bout de quelque chose, mais d'une seule chose.

NICOLAS BEDOS : C'est vrai ?

JÉRÔME : Mais oui. Moi j'ai commencé aussi, 145 fois, mais jamais terminé une fois, donc c'est déjà bien.

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Non ?

NICOLAS BEDOS : Bien sûr.

JÉRÔME : Vous dites, je le faisais, mais ça ne se montait pas mais à un moment il y avait le mot fin. Il y avait un projet qui arrivait.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

NICOLAS BEDOS : Oui mais à 27 ans, quand t'as 27 ans, que tu as eu du succès au théâtre à 21 ans et que depuis tous tes amis te disent : t'en es où ? Et tu dis ben je vais peut-être monter un truc là, et tu sens les soupirs dans le regard des autres.

JÉRÔME : Oui mais vous avez fini quelque chose.

NICOLAS BEDOS : J'ai fini quelque chose oui, mais c'est du papier sur un bureau.

JÉRÔME : Ça, ça ne vous intéresse pas. Si c'est pour vous, ça ne vous intéresse pas.

NICOLAS BEDOS : Si, le plaisir était toujours le même mais il était suivi d'une immense déception parce que j'avais envie que ce soit reconnu. Non, j'ai une partie de mon travail d'écriture qui est personnelle, quasiment voué à l'après ma mort, c'est mon journal littéraire, mais ça oui, je continue à le faire, d'ailleurs ça ne regarde personne pour l'instant. En revanche quand on écrit un roman ou une pièce de théâtre, ce n'est pas pour soi hein ! C'est pas de l'introspection littéraire ça, c'est pas de la recherche, c'est pas du plaisir musical autour des mots. On a envie que ça fasse rire les gens. Mais s'il n'y a personne ! Puis on a honte, devant sa femme, parce qu'en plus on est très dur à l'égard des autres, on est très critique, on dit que untel c'est pas vraiment génial. Eh oh toi, t'as fait quoi ? T'as raison. Je vais fermer ma gueule. Tandis qu'aujourd'hui je peux vraiment dégueuler sur tout le monde.

JÉRÔME : Mais oui c'est bien, maintenant ça vous donne tellement d'aisance !



J'ai été sauvé par Mélanie Laurent

NICOLAS BEDOS : Vous savez quoi ? Surtout, il faut savoir que tout est provisoire.

JÉRÔME : Vous le savez ?

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Comment vous le savez ?

NICOLAS BEDOS : Parce que j'ai eu un début, un faux départ. Ça s'est emballé à un moment donné, vers 21 ans.

JÉRÔME : C'était avec la première pièce ?

NICOLAS BEDOS : Oui.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

JÉRÔME : Qui s'appelait...

NICOLAS BEDOS : J'avais été nommé aux Molières et tout. Qui s'appelait « Sortie de scène ».

JÉRÔME : « Sortie de scène ».

NICOLAS BEDOS : Et puis j'écrivais des trucs pour la télé, sur Canal, qui avait un petit peu... bon c'était pas ce qui m'arrive là mais il y avait un petit truc, et puis paf !

JÉRÔME : Rien.

NICOLAS BEDOS : J'ai fait un bide avec Niels Arestrup, immense acteur.

JÉRÔME : « Eva ».

NICOLAS BEDOS : « Eva ». Merci. Et puis après on a décidé dans Paris que j'étais une fausse valeur. Voilà. Il faut juste s'accrocher. Il faut vraiment s'accrocher. Moi j'ai été sauvé par Mélanie Laurent. Elle m'a croisé dans une boîte, à moitié saoul, j'avais grossi, j'étais aigri, elle m'a dit quelque chose de magnifique, parce qu'elle m'avait bien aimé, plus jeune, Mélanie, sans vouloir être indiscret, elle m'a dit : je ne veux pas que le type que j'aimais bien soit devenu ça ! Donc au nom de la jeune femme que j'étais quand je t'avais vu, qui m'épatait, et tu m'épatais...tu as intérêt à redresser la barre très vite ! Je dis ben écoute, apparemment ça ne veut pas. Elle me dit : fais-moi lire quelque chose. Puis elle a joué « Promenade de santé » qui est jouée dans toute l'Europe en ce moment. Et puis qui m'a donné accès à des plateaux de télévision, j'ai parlé finalement beaucoup de moi parce que c'est une pièce assez introspective, sur les addictions, sur les pervers narcissiques, sur des troubles, sur ma sœur, sur plein de choses que j'ai mélangées et en parlant de moi et en me moquant de moi ça faisait rire un peu les gens. Je me suis dit tiens, si tu le faisais tout le temps. Je suis passé directement d'invité à chroniqueur.

JÉRÔME : « Promenade de santé » qui est jouée à Bruxelles par Charlie Dupont et Tania Gabarski.

NICOLAS BEDOS : Magnifiquement. Charlie Dupont et Tania. Ils m'ont fait rire et pleurer ces enfoirés.

JÉRÔME : Pourquoi c'est une pièce importante pour vous ? Excepté le fait qu'effectivement là, vous dites qu'elle est jouée dans beaucoup d'endroits pour le moment...

NICOLAS BEDOS : Ne serait-ce que pour ça. C'est une pièce qui a fait de moi autre chose qu'un fils de au chômage. Tous les gens à Paris sont venus voir ce qui se passait dans ce petit théâtre et pourquoi Mélanie Laurent avait décidé d'arrêter Tarantino, enfin de passer du tournage de Tarantino à une salle de 250 places. C'était bourré à craquer. Tous les jeunes gens venaient voir la pièce. Pas tous, mais beaucoup. Un producteur de théâtre m'avait dit qu'il n'avait jamais vu ça. La plupart des gens dans la salle venaient au théâtre pour la première fois. Et puis c'est un portrait d'une génération. C'est une pièce qui est très importante parce que c'est mon premier succès véritable seul, sans aucune espèce de lien avec mon père, avec rien, c'est mon... et puis c'est une pièce où je fais rire avec mes propres défauts, qui est un genre que j'ai pratiqué ensuite avec beaucoup de gourmandise.

JÉRÔME : à la télévision.

NICOLAS BEDOS : Oui. C'est là que je me suis dit, tiens, ce n'est pas que narcissique de parler de soi, c'est aussi une façon de parler des autres. Moi je n'aime pas du tout cette dichotomie que les gens font entre autofiction et littérature et tout ça. Desproges parlait de son cancer, Philippe Roth parle de son impuissance sexuelle, David Lodge parle de sa surdité. La littérature que j'aime bien en général c'est des hommes qui se foutent d'eux. C'est un peu ce que je fais.

JÉRÔME : Woody Allen..

Je ne suis que mythomane et prétentieux !

NICOLAS BEDOS : Woody Allen ! Alors évidemment on invente un personnage, parce que moi je ne suis pas le cocaïnomane mythomane et prétentieux que je fais croire. Je ne suis que mythomane et prétentieux.

JÉRÔME : C'est marrant que vous n'ayez pas de problème avec... parce que vous le dites en rigolant en peut-être pensant que vous ne l'êtes pas si prétentieux, mais l'image que vous nous renvoyez est quand même l'image d'un garçon sûr de lui, séducteur, voir carnassier, regardez le sourire, vous n'avez pas de problème avec cette idée que vous pourriez paraître prétentieux aux yeux des gens ? Moi c'est-à-dire que si je dois rentrer dans une pièce et que



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

tout le monde se dit, je sais que tout le monde va dire il est prétentieux, je ne rentre pas. Je n'ose pas. Vous visiblement vous rentrez et en plus vous remettez le col !

NICOLAS BEDOS : Oui. Mais eh oh, y'a pas que ça hein, sinon je me tuerais si c'était à ce point-là unanime, parce que vous avez l'air de dire... il y a beaucoup de gens qui me voient d'un autre aspect.

JÉRÔME : Je sais.

NICOLAS BEDOS : Et qui voient un peu dans le fond de mon regard qu'il n'y a pas que de l'arrogance.

JÉRÔME : Je sais mais c'est quelque chose avec laquelle vous jouez ou pas ?

NICOLAS BEDOS : Non vous voulez dire qu'il y a quelques personnes qui se disent que c'est du premier degré.

JÉRÔME : Certaines.

NICOLAS BEDOS : Un certain nombre. Mais...

JÉRÔME : Avec la télé beaucoup. Vous pensez que les gens font la part des choses à la télévision ?

NICOLAS BEDOS : Pas tous. Mais les gens que j'estime encore une fois oui donc moi ça va. On parlait de Jean Dujardin, moi Jean Dujardin il était fan de mes chroniques et quand tu as Jean Dujardin qui t'appelle de Los Angeles pour te dire que tu l'as ému, tu l'as fait rire, tout ça, qu'est-ce que j'en ai à foutre qu'il y ait quelqu'un d'autre qui me dise : oh comment il se la pète à la télé. Les compliments de Jean qui avait vu toute la vulnérabilité, tout le machin, ça me suffit largement, je suis content pour un an. Ça va. C'est comme les gens qui pensaient que Desproges était antisémite vraiment ou que mon père est vraiment méchant. Bon. Et puis surtout ça fait partie... il y a de la vérité là-dedans, il faut l'assumer. Moi je suis un grand angoissé, je suis très timide, donc tous les timides j'ai de l'arrogance, parce que j'ai peur, je me défends.

J'ai eu mes années de galère !

JÉRÔME : C'est marrant tout à l'heure vous avez dit : je ne débayerai pas avant quelques années par rapport à ce qui m'arrive maintenant parce que j'ai eu peur.

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Vous avez eu peur de quoi ?

NICOLAS BEDOS : De ne pas y arriver. Et de mourir. Parce que je n'aurais pas fait un autre métier.

JÉRÔME : C'est vrai ?

NICOLAS BEDOS : Il en était question. Ah ben non, surtout que j'en fais plusieurs donc je n'aurais pas fait d'autres choses que tout ça. Je me souviens que ma mère une fois, perdant espoir m'avait dit, pourtant je venais d'écrire « Promenade de santé » qui a changé ma vie par la suite, m'avait dit « c'est joli cette pièce mais écoute Nicolas Bedos, tu ne vas pas en faire 12. Ça ne va pas là en ce moment, quand est-ce que tu... en plus tu es très doué, t'as plein d'amis connus, monte une maison de production, refais de la télévision mais en tant que producteur... ». Que ma mère perde espoir, ça m'avait... Qu'elle me voit, c'est d'ailleurs des métiers que je respecte complètement, mais qu'elle me voit tout d'un coup abandonner toute velléité créatrice pour monter une boîte, faire un peu de tunes, tout simplement subvenir à mes besoins, ça m'avait vexé. J'ai mis des mois à lui pardonner.

JÉRÔME : C'est vrai ?

NICOLAS BEDOS : à tel point que quand il y a eu la première de la pièce, qui était annoncée comme un succès, très vite on a compris que ça allait sourire, il y avait des grands acteurs qui étaient là ce soir-là, il y a eu un dîner après, ma mère était très fière, mais je n'ai pas pu la placer à côté de moi.

JÉRÔME : Carrément !

NICOLAS BEDOS : Oui. Et pourtant je l'aime. Et depuis j'ai décidé évidemment d'avancer, parce qu'elle ne me voulait pas de mal mais je ne voulais pas passer la soirée à côté de quelqu'un qui n'y avait pas cru.

JÉRÔME : Fut-ce votre mère.

NICOLAS BEDOS : Fut-ce ma mère.

JÉRÔME : C'est dingue.

NICOLAS BEDOS : Alors que ce n'était que de l'amour de sa part, elle avait juste les boules.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

JÉRÔME : Elle s'inquiétait.

NICOLAS BEDOS : Elle s'inquiétait

JÉRÔME : Ben oui.

NICOLAS BEDOS : J'avais du mal à payer mon loyer, j'étais parti même à un moment donné habiter chez une nana parce que je n'avais plus les moyens de vivre à Paris. Ça doit les faire marrer les gens qui me croient tellement dandy, tellement blindé, de m'entendre épiloguer sur mes années de galère.

JÉRÔME : C'est bien non.

NICOLAS BEDOS : Ils doivent se dire ah ouais...

JÉRÔME : Il est normal. Ça vous ferait chier ça ? Non c'est bien non ?

NICOLAS BEDOS : Non, non.

JÉRÔME : La normalité.

NICOLAS BEDOS : Ben oui... mais en fait tout le monde est normal, les gens se font un film. Tout le monde est normal. Moi j'ai vu mon père, toute mon adolescence, revenir du Zénith, de l'Olympia, et puis se mettre devant la télé et faire réchauffer un truc que ma mère avait laissé au micro-onde. On n'était pas trop dans le trip Frank Sinatra hein. Et 20 minutes plus tôt ou une heure plus tôt il y avait 2.500 personnes qui avaient fait whééé, machin... Il était là, il regardait une redif d'une émission politique ou il avait enregistré Nulle Part Ailleurs ou un truc comme ça. Des gens très normaux. Les gens croient qu'on est plus riche qu'on l'est, qu'on, je veux dire les gens qui passent à la télé, qu'on est beaucoup plus rock'n'roll encore, moi j'ai été rock'n'roll, moi je n'ai pas eu la vie de tout le monde, il faut dire la vérité, j'ai pas eu la vie sentimentale de tout le monde, moi j'ai eu une vie comme dans les films à un moment. Mais sinon, non. Sinon que ça soit Dujardin, Guillaume Canet, Isabelle Huppert, ce sont des gens que je croise et je peux vous dire qu'elle est normale leur vie. Ce qui est moins normal c'est le regard des autres mais sinon la vie est normale, c'est des tournages, des vacances, des enfants...

Arrêtons de chercher le bonheur, essayons juste d'être joliment malheureux.

NICOLAS BEDOS : C'est quoi ? C'est une surprise ? Il faut l'ouvrir ? Ah ! Alors il faut que je prenne un truc.

JÉRÔME : Oui. Je ne sais pas ce qu'il y a dedans, jamais.

NICOLAS BEDOS : Jamais ?

JÉRÔME : Non.

NICOLAS BEDOS : Vous voulez que je vous le lise alors ?

JÉRÔME : Oui.

NICOLAS BEDOS : « Tant que l'homme – pardonnez ma voix hein – tant que l'homme sera mortel il ne sera jamais décontracté ». C'est très bien.

JÉRÔME : C'est qui ?

NICOLAS BEDOS : Woody Allen

JÉRÔME : Très beau.

NICOLAS BEDOS : Très bien

JÉRÔME : Vous êtes d'accord ?

NICOLAS BEDOS : Tout à fait.

JÉRÔME : Ça vous fait flipper ?

NICOLAS BEDOS : La mort ? Pas du tout.

JÉRÔME : C'est vrai ?

NICOLAS BEDOS : Pas du tout. J'ai tutoyé la mort très longtemps et du coup c'est devenu une copine. Non. La mort ne me fait pas peur. C'est la médiocrité, oui.

JÉRÔME : Expliquez-moi la phrase : j'ai tutoyé la mort très longtemps, première partie, deuxième partie encore plus incompréhensible pour moi, c'est devenu une copine.

NICOLAS BEDOS : C'est devenu une copine oui.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

JÉRÔME : Expliquez-moi si ça ne vous dérange pas.

NICOLAS BEDOS : Non, je n'entrerais pas dans les détails, mais la mort pour moi c'est au contraire, c'est une échappée belle, c'est un soulagement possible, qui est là, qui existe. Orgueilleux, orgueilleux ! Orgueilleux comme je suis. Si ça se mettait à devenir trop triste, paf !

JÉRÔME : Ça ne vous fait pas peur ?

NICOLAS BEDOS : Pas du tout ! Je l'ai ratée plusieurs fois, mais je pense un jour y arriver. Mais pour l'instant c'est le bonheur. Pour l'instant c'est pas le bonheur mais du moins pour l'instant tout va très bien.

JÉRÔME : Ça vous aurait fait mal de le dire ou quoi ?

NICOLAS BEDOS : De quoi ?

JÉRÔME : De vous arrêter sur « pour l'instant c'est le bonheur ». Ça vous aurait fait mal de vous arrêter sur ce mot là.

NICOLAS BEDOS : Le bonheur est un terme très prétentieux. Alors là pour le coup c'est prétentieux. Quelqu'un qui dirait à la télé je suis heureux, je trouve ça très prétentieux. Je trouve plus amusant de se moquer de soi. On n'est pas très heureux. J'étais avec des amis hier, que j'aimerais bien vous présenter d'ailleurs tout à l'heure si on repasse par l'endroit où je crèche, un endroit magnifique, ce sont devenus des amis, et on en est arrivé à la conclusion hier, arrêtons de chercher le bonheur, essayons juste d'être joliment malheureux.

JÉRÔME : C'est beau ça.

NICOLAS BEDOS : Les gens qui veulent trouver le mec idéal, la nana idéale, le job idéal, ceux-là ils sont foutus. Tandis que si tu fais le deuil du bonheur, que si tu es juste dans un désir d'être mal mais pas... le plus gracieusement possible et le plus tranquillement possible, c'est déjà bien. C'est déjà peut-être mieux même. Non, on n'est pas heureux. De toute façon comment voulez-vous qu'on soit heureux quand on s'est fait quitter une fois, ou deux, ou trois, quand on a vu que le public se foutait de ta gueule après t'avoir adoré, quand on a vu un producteur se contredire, je pense à ma vie par exemple, en ce moment il y a des producteurs qui seraient prêts à me donner des millions pour faire un truc avec moi, c'est les mêmes qui m'humiliaient en me laissant attendre pendant des plombes dans des couloirs de merde. Ça recommencera. Elle est pourrie la vie.

JÉRÔME : Non.

NICOLAS BEDOS : Elle n'est pas pourrie mais je veux dire, à part les amis...

JÉRÔME : Ah, alors effectivement au-delà de ça, ça devient plus compliqué.

NICOLAS BEDOS : Mais même, on dit toujours non l'amour, mais l'amour c'est d'une cruauté sans nom.

JÉRÔME : Oui mais c'est bien.

NICOLAS BEDOS : Moi je viens de me séparer de quelqu'un que j'ai aimé pendant 3 ans, on ne se téléphone même plus, je ne sais même pas comment elle va. C'est normal ça ?

JÉRÔME : Appelez.

NICOLAS BEDOS : Oui mais bon...

JÉRÔME : C'est facile, on ne s'appelle plus, je suis malheureux...

NICOLAS BEDOS : Non je ne suis pas malheureux.

JÉRÔME : Je ne sais pas comment elle va. Il suffit d'appeler. Appelons-la.

NICOLAS BEDOS : Mais je veux dire, à partir du moment où on est séparé, ce qui était normal, parce qu'il le fallait, je veux dire à un moment donné il faut aussi laisser l'autre s'en remettre, revivre, il faut la laisser, il faut laisser l'autre s'envoler vers un autre connard, permettre à l'autre connard d'exister. Il y a une phrase de Dabadie que j'aime beaucoup, qui dit, en parlant des ruptures, il dit : être gentil parfois c'est ne pas être gentil. Quand on quitte quelqu'un qui aime encore, je ne pense pas que ce ne soit pas un peu pervers d'être trop gentil, d'être trop joli, d'être trop tendre. Il faut laisser l'autre se refaire. Comme au poker. Je ne sais pas pourquoi je parle de ça. Je parle de ça parce que c'est très cruel. Ce qui je trouve être plus doux c'est l'amitié. Parce qu'elle ne dépend pas du désir. Parce que ça ne s'effondre pas l'amitié, l'amour non plus mais il y a une partie de l'amour qui peut s'effondrer, notamment le désir sexuel. Moi je suis toujours fasciné. J'étais avec des copains belges avant-hier soir, on est sorti, le mec est avec la même nana depuis 19 ans, et il me confiait faire l'amour tous les soirs. Depuis 19 ans.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

JÉRÔME : Tous les soirs depuis 19 ans !

NICOLAS BEDOS : Avec la même. Dans certaines périodes de ma vie...

JÉRÔME : Il vous a déjà menti ?

NICOLAS BEDOS : Il m'est arrivé parfois de ne plus désirer au bout de 4 jours.

JÉRÔME : Oui mais ça...

NICOLAS BEDOS : Au bout de 4 jours j'avais l'impression d'avoir fait le tour.

JÉRÔME : Parce qu'elle était toute petite.

NICOLAS BEDOS : Ou trop grande. Oh il y a des tableaux miniatures qui sont plus intéressants à observer que des fresques hein.



J'aime la littérature et le théâtre

JÉRÔME : Quel âge avez-vous ?

NICOLAS BEDOS : J'ai 31 ans.

JÉRÔME : C'est dingue, vous êtes super jeune. Moi je pensais que vous étiez un peu plus vieux.

NICOLAS BEDOS : Oui je suis jeune.

JÉRÔME : Je suis désolé mais c'est comme ça... ma perception.

NICOLAS BEDOS : Oui. Parce que je fais le malin alors ça me donne une fausse maturité. Et puis je suis malade, je dois avoir les yeux gonflés. Vous aussi, vous avez une petite mine. Ça va ?

JÉRÔME : Ça fait 10 ans.

NICOLAS BEDOS : Ça fait 10 ans que vous avez une petite mine ?

JÉRÔME : Oui. Mais je le cherche.

NICOLAS BEDOS : C'est-à-dire ? Ça marche fort j'ai l'impression, en Belgique.

JÉRÔME : Ça se passe bien oui. Alors que c'est pas du tout le genre d'émission qu'on aurait pu croire que...



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

NICOLAS BEDOS : J'ai des copains qui m'ont dit que c'était la meilleure émission.

JÉRÔME : Comment ?

NICOLAS BEDOS : j'ai des copains, Virginie m'a dit que c'était la meilleure émission.

JÉRÔME : Cool.

NICOLAS BEDOS : Que tout le monde la regardait ici.

JÉRÔME : Ça se passe super bien et c'est très surprenant parce que c'est pas aux heures sexy à première vue...

NICOLAS BEDOS : Non mais ça doit être le dispositif, t'es bercé un peu par le chemin. Ça rappelle des conversations qu'on a parfois avec des chauffeurs de taxi quand ils ne sont pas désagréables. Ce qui est très rare à Paris.

JÉRÔME : Oui, c'est ce que j'allais vous dire, la dernière fois que je l'ai pris c'était pas dément.

JÉRÔME : Vous avez vu ça ? Je sais que vous n'aimez pas... Stendhal. Vous n'aimez pas Stendhal.

NICOLAS BEDOS : J'ai du mal oui.

JÉRÔME : Pourquoi ?

NICOLAS BEDOS : J'ai pas dit que je n'aimais pas Stendhal, mon Dieu, ça serait terrible.

JÉRÔME : Non, on peut, pourquoi ? Parce qu'il est mort ? Parce qu'il est vieux ? Parce qu'il a écrit il y a très longtemps alors on ne peut pas ?

NICOLAS BEDOS : Oui, vous avez raison. Non...

JÉRÔME : S'il y avait eu la télé il y serait allé aussi hein.

NICOLAS BEDOS : Oui, c'est vrai. Et ça serait devenu Sollers. Stendhal non ce n'est pas ça, c'est que je trouve le début du « Rouge et le Noir » un peu hermétique et donc je n'ai jamais réussi à passer ça, parce que pour moi la lecture c'est un plaisir, donc il faut que ce soit du bonheur tout de suite. C'est comme une femme qui te dirait tu vas te faire chier pendant 2 semaines et après ça sera bien. Et bien non, tu dégages et...

JÉRÔME : Reviens dans 2 semaines.

NICOLAS BEDOS : Et je reviens dans 2 semaines, oui. Exactement. Voilà, c'est tout, c'est « Le rouge et le noir ». Mais il paraît qu'une fois qu'on surmonte cette longue introduction pleine de détails, il paraît qu'après ça devient assez délicieux.

JÉRÔME : C'est marrant parce qu'en France pour le moment j'ai vu qu'il y a une polémique parce que à l'Université ou je ne sais plus quoi exactement, il ne va plus y avoir Stendhal au programme, et il y a des grands intellectuels qui disent que c'est très grave qu'il n'y ait plus Stendhal au programme parce qu'alors comment les jeunes vont savoir comment on aime. J'ai entendu un intellectuel dire ça.

NICOLAS BEDOS : Oui ben alors moi j'ai lu « La chartreuse de Parme », ça n'est pas le psychologue de l'amour le plus, pour moi le plus fameux, mais enfin je ne vais pas me lancer dans un jugement littéraire sur Stendhal, mais on peut aussi découvrir la psychologie amoureuse à travers bien d'autres écrivains. Et parfois aussi peut-être un peu plus contemporains. Je trouve ça dommage, Dieu sait que j'aime la littérature du 19^{ème}, mais je trouve ça un peu dommage que la grande littérature, américaine par exemple, des années 50, ne soit pas plus au programme ou si on étudie la littérature française on peut aussi parler de Gide, de... oh plein de gens, comme des écrivains de Droite par exemple, comme Chardonne, il a écrit des choses absolument magnifiques.

JÉRÔME : Vous êtes un garçon très cultivé ?

NICOLAS BEDOS : Relativement. Par rapport aux gens de mon âge, certainement. Mais dans un registre, dans un domaine extrêmement limité qui est celui de la littérature et du théâtre. Et un peu le cinéma.

NICOLAS BEDOS : Une sorte de musculation... le sentiment de muscler mon esprit. Je trouve que ça fait gagner un temps considérable en réflexion sur, ben ce dont vous parlez, la séduction, les rapports sociaux, les rapports humains, la famille. C'est plus intéressant que de discuter bêtement dans une chambre en fumant un joint à 15 ans avec des copains de son âge. A cet âge-là, moi, à part deux, trois personnes que j'ai gardées du reste, je trouvais que je préférais discuter avec Fitzgerald ou Hemingway qu'avec Antoine X qui me racontait des conneries sur sa dernière nana. Et puis y'a un plaisir aussi... moi je lis moins hein, beaucoup moins, je travaille trop. On se l'est déjà faite celle-ci.

JÉRÔME : Ah vous l'aviez remise.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Faut pas les remettre, faut les jeter en arrière.

NICOLAS BEDOS : Elle est toujours aussi bien. Ah c'est drôle ! Je viens de parler de Fitzgerald. Et c'est une phrase de lui. Francis Scott Fitzgerald. « Il était aussi heureux qu'il en était capable ». Je prends.

JÉRÔME : C'est ce que vous disiez tout à l'heure.

NICOLAS BEDOS : Exactement. Comme quoi, vous voyez. Et bien par exemple, la littérature ça permet de ne pas avoir l'impression d'avoir tout inventé soi-même. On se rend compte qu'on est que le plagieur inconscient de grands esprits précédents.

JÉRÔME : Vous pouvez la répéter la phrase ?

NICOLAS BEDOS : On est le plagieur inconscient de grands esprits précédents.

JÉRÔME : Bien

NICOLAS BEDOS : Voilà, je suis dans une journée aphorismes.

JÉRÔME : Oui, c'est bien

NICOLAS BEDOS : C'est pas mal que ce soit enregistré comme ça vous me donnerez la bande, je ferai une chronique. C'est formidable parce que vous me sortez des phrases d'écrivains que j'aime. Peut-être y a-t-il un travail de production intéressant. « La sagesse des vieillards c'est une grande erreur. Ce n'est pas plus sages qu'ils deviennent, c'est plus prudents ». Très beau. Hemingway. Très beau. Voilà, je cite deux écrivains et vous me les balancez direct. Et vous me balancez des sentences un peu... un peu gonflées parce que bon, ça se discute tout ça. Mais tous les mots d'esprit, on parle de mon arrogance beaucoup, on l'a dit tout à l'heure, et puis on en parle beaucoup dans la presse mais c'est très arrogant de prendre sa plume et de dire des vérités. Un auteur, et j'ai tendance à me considérer comme tel vu le nombre de papiers que je gâche par semaine, un auteur c'est quand même quelqu'un qui a la prétention insolente de continuer à écrire et de dire des choses sur la vie après des milliards et des milliards de livres. Si on y réfléchit bien, on ne fait rien. Là je m'appête à faire mon premier film, l'année prochaine, j'en ai très envie, vraiment, je trouve ça odieux, de rajouter de la pellicule à tous ces chefs-d'œuvre que je n'ai pas eu le temps de voir !

J'appête à faire mon premier film avec Virginie Effira

JÉRÔME : Vous l'avez écrit le film ?

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Et vous allez jouer dedans.

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Avec Louise Bourgoïn

NICOLAS BEDOS : Non ça je l'ai écrit, je vais jouer dedans mais c'est pas moi qui le réalise.

JÉRÔME : D'accord.

NICOLAS BEDOS : Moi je vais faire vedette de cinéma pendant quelques mois. C'est nouveau. Y'a un producteur qui m'a dit : y'a beaucoup de projets qui te tombent dessus, là, et bon, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de monde dans ton créneau. Y'a pas beaucoup de trentenaires un peu séducteurs. Il doit y en avoir mais je ne sais pas, on ne les a pas encore identifiés. Donc je vais faire le Hugh Grant du pauvre. J'adore ça. J'adore cette idée. Je vais avoir... je vais essayer de séduire Louise Bourgoïn, ensuite je vais faire un film où je vais essayer de séduire Virginie Effira, puis y'a un projet avec une autre grande actrice, c'est très bien. Voilà.

JÉRÔME : La dispersion ça ne vous fait pas peur. C'est quelque chose que vous avez totalement intégré.

NICOLAS BEDOS : Si tant est qu'on travaille comme une brute. C'est la condition. Sinon on fait des petites merdes, ce qui est peut-être mon cas, mais je bosse beaucoup, beaucoup. Je bosse dans chaque domaine... j'essaie de bosser dans chaque domaine autant que s'il n'y en avait qu'un. J'ai l'impression là de travailler le film que je vais jouer avec autant de...

JÉRÔME : De sérieux que s'il n'y avait que ça dans votre vie.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

NICOLAS BEDOS : De sérieux que si je n'étais qu'acteur, je travaille mes chroniques comme si je n'écrivais, que je n'étais que journaliste, je fais mes nouvelles comme si je n'étais que romancier, oui, je travaille beaucoup, ça on ne peut pas me l'enlever, c'est arithmétique. J'ai pas de vie.

L'école, ça s'est passé très mal !

JÉRÔME : Et l'école, ça s'est passé comment ?

NICOLAS BEDOS : Très mal.

JÉRÔME : Vrai ? Pourquoi un gamin à priori intelligent, parce qu'on ne le devient pas à 30 ans, intelligent...

NICOLAS BEDOS : Non on l'est moins même je trouve.

JÉRÔME : Oui. C'est vrai.

NICOLAS BEDOS : Surtout quand on a fait quelques excès.

JÉRÔME : Pourquoi ça n'allait pas à l'école ?

NICOLAS BEDOS : Parce que c'était des matières qui ne... parce que j'étais un petit con, parce que je ne comprenais pas j'allais m'emmerder à écouter des trucs qui ne m'intéressaient pas. Je trouvais ça très violent. J'ai pas du tout la nostalgie de l'école. Vous l'avez, vous ?

JÉRÔME : Un peu.

NICOLAS BEDOS : Ah peut-être les copains, les machins, l'ambiance, tout ça.

JÉRÔME : Les copines.

NICOLAS BEDOS : Oui. Mais quand même hein.

JÉRÔME : Ah un moment j'ai bien aimé d'apprendre.

NICOLAS BEDOS : Ah oui.

JÉRÔME : Je me souviens.

NICOLAS BEDOS : Mais tout ?

JÉRÔME : Non.

NICOLAS BEDOS : Les maths, et tout ça ?

JÉRÔME : Non, catastrophe.

NICOLAS BEDOS : C'est dur ça.

JÉRÔME : Catastrophe. Moi j'avais un père matheux, pour ma plus grande détresse...

NICOLAS BEDOS : Oui donc il attendait des bonnes notes dans son truc.

JÉRÔME : Oui et elles ne venaient pas donc c'était douloureux.

NICOLAS BEDOS : Non moi c'était encore plus chiant parce que j'avais des parents qui s'en foutaient aussi donc c'était dur de me motiver parce que...

JÉRÔME : Ça ne les inquiétait pas vos parents, l'école ?

NICOLAS BEDOS : Non ils ont très vite compris que j'avais une espèce de boulimie créatrice, avec des choses très mauvaises d'ailleurs, j'ai écrit ma première pièce à 11 ans, c'était de la merde.

JÉRÔME : C'est normal.

NICOLAS BEDOS : Je faisais du piano, je faisais 40.000 trucs, je voulais les épater, donc j'excusais mes mauvaises notes par des poésies, des morceaux de musique, des chansons, des machins, des trucs, et ils étaient plus sensibles à ça qu'aux bonnes notes, donc ça allait bien. Par contre après derrière il fallait se motiver parce que j'avais deux parents qui ont été deux cancre aussi donc je n'avais le côté comme vous, le père matheux qui attend quand même une réaction de sa progéniture. Non, franchement. Non ils avaient juste envie que j'aie le Bac.

JÉRÔME : Vous l'avez eu ?

NICOLAS BEDOS : Je l'ai finalement eu, sur un coup de bol. Je l'ai eu grâce au français évidemment. Et je l'ai eu grâce à l'espagnol parce que j'ai bachoté comme un fou. Et je suis tombé sur un texte que j'avais à peu près compris. Mais c'est de la merde tout ça, on oublie tout.

JÉRÔME : Malheureusement.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

NICOLAS BEDOS : J'ai un souvenir... je suis très critique à l'égard de ce que j'ai vécu à l'école. La façon dont les profs pour certains sont magnifiques mais pour d'autres vraiment sont des fonctionnaires de leur taf, ils s'en foutent. Je me souviens d'avoir eu des profs d'histoire qui faisaient tout pour nous dégoûter de l'histoire.

JÉRÔME : C'est un de mes grands regrets. L'histoire.

NICOLAS BEDOS : Et en même temps je n'ai pas envie de leur jeter la pierre parce que c'est pas facile de jouer la même pièce, tous les ans. C'est ça qu'on demande à un prof finalement. C'est de rejouer les mêmes numéros devant des élèves ingrats pour la plupart, qui s'en foutent. Et on leur demande en plus d'avoir du talent pour les deux mecs dans la salle que ça intéresse. C'est terrible. Si on me demandait de faire du théâtre pour des gens qui n'ont pas payé leur place et qui en plus n'ont qu'une envie, c'est de quitter la salle, j'aurais envie de me flinguer. Ben c'est le cas.



J'ai lu pour pouvoir faire le malin avec les filles !

JÉRÔME : Quand est-ce que vous avez appris des choses ?

NICOLAS BEDOS : Je lisais tout le temps.

JÉRÔME : C'est ça.

NICOLAS BEDOS : C'est la littérature qui m'a fait. Moi en vacances j'étais le mec qui lit à l'ombre. On allait en balade en bateau, tout ça, j'allais m'enfermer dans la soute, dans le machin là, et je lisais. Je lisais. Je lisais. Tout le temps.

JÉRÔME : Quels sont les bouquins qui ont été des carrefours importants ? A posteriori parce que quand on les lit on ne sait pas mais...

NICOLAS BEDOS : Des genres très différents. Maupassant. Si j'ai un enfant, un fils ou une fille, peut-être que ce serait la première chose que je leur conseillerais de lire. Les nouvelles de Maupassant. C'est court, c'est drôle, c'est fort, c'est émouvant, c'est une sorte de formidable, comment dire, initiation. Les dialogues sont percutants, ça n'a



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

pas vieilli. Maupassant a été important. Dans un genre un tout petit peu plus léger, quoi que, Sagan. Mon père avait l'intégrale de Sagan et je suis parti à fond là-dedans. J'ai appris beaucoup de choses grâce à Sagan. Sur la vie interlope comme on dit, le milieu artistique, le cinéma, la bourgeoisie.

JÉRÔME : C'est une amie de la famille Sagan.

NICOLAS BEDOS : Oui. J'ai aimé la poésie aussi. Beaucoup.

JÉRÔME : C'est vrai ?

NICOLAS BEDOS : Eluard, Aragon. Puis je lisais aussi pour pouvoir répéter des choses aux filles. Les filles ont été quand même cruciales. J'ai appris le piano, pour séduire les filles. J'ai lu pour pouvoir faire le malin, dire des choses un peu originales sur la vie, draguer, lire des passages. J'apprenais des poèmes par cœur.

JÉRÔME : Vous en connaissez encore un ?

NICOLAS BEDOS : Non.

JÉRÔME : C'est vrai ?

NICOLAS BEDOS : Oh j'ai des phrases mais, ça me vient comme ça mais si ça ne vient pas... ça ne viendra pas.

JÉRÔME : Et ça a marché avec les filles ? Jeune.

NICOLAS BEDOS : Oui.

JÉRÔME : Ça a toujours été ? Pas de période creuse ?

NICOLAS BEDOS : Non. Non.

JÉRÔME : Chançard.

NICOLAS BEDOS : Non parce que... et heureusement, heureusement parce que j'étais déjà très impopulaire moi, auprès des garçons. C'est encore le cas un peu aujourd'hui. C'est souvent, quand on regarde sur Internet les gens qui disent le plus de mal de moi c'est souvent les garçons. Non avec les filles, en tant qu'ami, pas seulement en tant que petit ami, la plupart de mes amis sont des filles. C'est avec les femmes que j'ai appris tout. Moi à un moment donné, de la vie sexuelle je ne connaissais que la version féminine, vu que j'ai 3 sœurs, et je n'avais que des copines. Les mecs je les énervais.

JÉRÔME : Ah oui.

NICOLAS BEDOS : Oui puis je les trouvais bourrins. Ils parlaient de cul de façon assez désobligeante, ils étaient très orgueilleux, quand ils avaient un chagrin d'amour ils disaient que ça allait passer, qu'ils s'en foutaient. Ils ne parlaient pas trop de la psychologie de leur famille et tout ça. C'est avec les filles moi, et puis les filles lisaient plus de littérature. J'étais inscrit dans un truc, un cours de lettres, en plus des cours de français au bahut, j'étais le seul mec. Et puis après il y a eu les femmes, celles que j'ai... dont j'ai voulu partager la nuit. Ça, ça a été merveilleux. Il y a une chanson de Brel superbe comme ça. « Mon enfance passa.... », il dit à un moment donné « et puis il y eu la femme », et on sent que c'est ce moment-là où il se sent vivant, enfin. J'adore Brel. On m'a proposé d'écrire le biopic de Brel. Ça m'angoisse pas mal.

JÉRÔME : On vous a proposé ça ?

NICOLAS BEDOS : D'écrire le scénario de sa vie, oui.

JÉRÔME : Faites gaffe parce que si c'est pas bien vous ne pourrez jamais revenir en Belgique. C'est très dangereux. C'est tout ce qu'on a hein donc il ne faut pas le louper.

NICOLAS BEDOS : Oh non, vous n'avez pas que Brel.

JÉRÔME : En gros. En gros c'est tout ce qu'on a, de légende.

NICOLAS BEDOS : De légende, ah oui. Oh mon ami Benoît Poelvoorde est en train d'en être une.

JÉRÔME : C'est vrai.

NICOLAS BEDOS : Mais Brel, je comprends ce que vous dites. C'est vrai que c'est un grand écrivain. Je le considère comme un grand écrivain. De même que je considère Barbara et Brassens comme des grands écrivains. Ce sont des gens qui m'ont accompagné très fort. Il y a des formules de Brel qui sont tout ce que j'aime. Je me sens même une sorte de cousinage parce qu'il ose, il y a de la provocation dans certaines de ses chansons, il y a de la misogynie qui en fait n'est que de l'amour, il y a de la vertu, de la satire, de l'humour, il y a plein de choses, du romantisme, putain ça pue le chagrin et l'alcool, c'est merveilleux ce qu'il fait.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux

JÉRÔME : Par exemple ? Des phrases, qui viennent comme ça, de Brel. Les premières.

NICOLAS BEDOS : Oh je ne sais pas. Oh il faudrait qu'on l'écoute. Et là je dirais oh celle-ci qui arrive, celle qui arrive, là. Même dans les chansons parfois un peu anodines comme « Madeleine » ou des choses comme ça. Des petites cruautés. On sent le gars qui en a chié quand même. Brel c'est l'inverse de moi, il n'a pas été sauvé par les filles, il a été très marqué par ce qu'il considérait comme sa laideur, par son insuccès auprès des femmes. Mais la finalité est la même. Un immense désir de plaire. Et de plaire profondément. Parce qu'il ne s'agit pas de plaire comme un beau gosse de cinéma. Quand je parle de plaire, moi, c'est s'intéresser à l'autre aussi. C'est essayer de parler à l'autre. Il m'arrive d'écrire des nouvelles, quand je dis j'ai envie de plaire c'est pas seulement de faire de l'Alexandre Jardin, même si c'est un mec sympa, c'est d'essayer de plaire aux femmes en leur disant vraiment quelque chose où on se dit là elles vont comprendre que j'ai regardé, que j'ai compris, que j'ai essayé de piger quelque chose. Quand tout d'un coup ça marche, qu'en retour tu reçois un message ou une lettre, ou un mail chez mon éditeur et qu'on te dit ça, cette phrase-là vous êtes un type.... Vous ne pouvez pas être foncièrement mauvais. Y'a une complicité géniale. J'ai même eu une aventure avec une lectrice, qui m'avait écrit sur Facebook.

JÉRÔME : C'est vrai ?

NICOLAS BEDOS : Oui. J'ai répondu. C'était tellement intelligent... Et puis la photo était belle. Pourtant c'est pas mon genre.

JÉRÔME : Le plus important c'était quoi ? Qu'elle soit intelligente ou que la photo soit belle ?

NICOLAS BEDOS : Les deux. Mais par bonheur il y a des filles très belles et très intelligentes.

JÉRÔME : C'est vrai. Vous en connaissez ?

NICOLAS BEDOS : Le cliché de la blonde sotte, il n'y en a pas beaucoup.

JÉRÔME : Non.

JÉRÔME : Merci.

NICOLAS BEDOS : De rien. Vous ne voulez pas passer voir 2 secondes mon truc, là ?

JÉRÔME : Oh si !

NICOLAS BEDOS : Juste un coca, rapide.

JÉRÔME : Carrément.

NICOLAS BEDOS : Vous montrer là où je loge.

JÉRÔME : Carrément. Je vous accompagne. Merci, vous étiez charmant.

NICOLAS BEDOS : Ben écoutez.

JÉRÔME : Je vous remercie.

NICOLAS BEDOS : Ben je vous remercie vous. Vous m'avez donné envie de m'exprimer aussi.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Nicolas Bedos, le dimanche 2 septembre sur la Deux